

INTRODUCTION

Débutant dès 448, la controverse eutychiano-chalcédonienne suscite un affrontement spécifique en Orient en ce qu'elle met aux prises deux protagonistes : Alexandrie et Constantinople. Dans un espace, l'Empire romain d'Orient, pensé comme s'identifiant à l'universel (œkoumène), la querelle christologique prend une acception sociétale globale. Ce phénomène remarquable explique la durabilité de la confrontation : au contraire de la querelle trinitaire du siècle précédent, la crise affecte désormais des populations très majoritairement évangélisées qui sont sujettes d'un État officiellement chrétien. En outre, les deux puissances ecclésiales opposées sont parvenues à maturité : elles disposent de moyens d'expression éprouvés, de relais d'opinion aguerris et de capacités mémorielles efficaces pour attester de la légitimité de leur combat et promouvoir chacune leur conception idéale de l'organisation ecclésiale à l'échelle de l'Empire¹. Aussi le différend s'exporte-t-il même au-delà des limites de l'Empire dans ces territoires de présence chrétienne que l'historiographie anglo-saxonne incline à désigner sous le nom de *Commonwealth*². Or, la sévérité de la confrontation épuise bientôt les deux adversaires principaux, au point de conduire à l'ébauche d'un règlement impulsé par l'empereur Justinien et ses services, reposant sur le principe d'une ligne doctrinale néo-chalcédonienne et l'élaboration d'une géo-ecclésiologie originale³. Cependant, l'idée pentarchique, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, ne répond pas à ce seul défi : elle signale également l'importance de l'engagement assumé par un autre acteur ecclésial dans ce long processus de relecture des résultats conciliaires enregistrés à Chalcédoine. Le

¹ Définissant ainsi un programme géo-ecclésial dont nous avons caractérisé la nature puis analysé le fonctionnement en détail dans notre ouvrage *Alexandrie et Constantinople*.

² Cf. G. Fowden, *Empire to Commonwealth*, p. 102-113, p. 125-137. Si la lecture géopolitique de ses propositions est stimulante, nous n'adhérons pas en revanche aux thèses de Fowden relatives à la prétendue simplicité monothéiste dont se serait rapproché le miaphysisme, lui assurant ainsi un large succès. Pour une réfutation de cette idée, voir notre *Alexandrie et Constantinople*, p. 87-91.

³ *Ibid.*, p. 243, 480, 701-702.

siège de Rome, en effet, a connu une évolution comparable à celle qui distingue les trônes d'Alexandrie et Constantinople : non sans une certaine part faite à l'improvisation, il a d'abord affirmé son autorité sur un vaste ensemble coïncidant, selon des sphères de compétence différentes, avec l'Occident tout entier. Fort d'une tradition vénérable et distinctive, le siège pontifical est désormais en mesure, à l'instigation d'un pape comme Léon, de proposer un projet, enrichi et précisé, d'exercice primatial en Orient que l'on ne saurait confondre avec une simple logique de domination, encore moins avec une aspiration autocratique. S'il n'apparaît que comme troisième protagoniste durant la longue controverse, ce n'est donc pas que le Siège apostolique manque en principe des facultés reconnues aux deux autres puissances ecclésiastiques principales. En revanche, son éloignement qui lui est parfois un grand avantage, sa situation périphérique à l'égard des principaux centres de décision, en un mot son extériorité – qui n'est cependant que relative – par rapport au théâtre premier des opérations font de lui un intervenant dont la faiblesse structurelle réside dans son incapacité à mobiliser durablement les forces populaires dans les différents lieux⁴. Car jusqu'en 536, Rome ne relève pas de l'administration directe de l'Empire romain d'Orient. Cette caractéristique chronologique s'accompagne d'une conséquence majeure : placé dans un rapport

⁴ Ce déficit de communication à l'intention des foules, est révélé par une certaine inaptitude à affronter la concurrence sur le terrain de la propagation simplifiée d'un mot d'ordre fédérateur. La panoplie des outils de médiatisation employée par Rome est donc bien incomplète, eu égard aux modalités exploitées par ses adversaires (sur celle-ci voir *Alexandrie et Constantinople*, p. 330-360, 446-460) : pas d'acclamation ou de slogan spécifique ramassant en une formule mémorable l'enseignement pontifical, une invisibilité de son chef à peine corrigée par des venues tardives et contraintes à Constantinople même si elles donnent lieu à des *adventus*, pas de figure de saint homme particulièrement attaché à incarner l'adhésion au modèle pontifical, peu de relais monastiques indéfectiblement arrimés à la cause papale, une imperceptibilité liturgique (accentuée par la différence des langues) qui empêche toute dramatisation galvanisant les fidèles. Cela ne revient pas à dire que Rome ne trouve aucun moyen de peser sur l'adhésion des fidèles : les lettres papales adressées aux moines et aux laïcs de Constantinople ou de Palestine, la sollicitation de certains d'entre eux, dans des conditions spécifiques, le recours à l'arme des diptyques surtout, apportent une forte publicité à ses affirmations. Toutefois, la cible populaire ne saurait ordinairement être privilégiée par le pontife. Soucieux, hors moments de crise (sur la tactique en ces cas adoptée, voir nos articles « *Vice mea* », p. 1095-1100, « Rome contre Alexandrie? », p. 151-153, 179 et *infra*), d'en passer par les autorités légalement instituées (impériales et ecclésiastiques), le pape dépend ainsi de ces canaux pour assurer au mieux la diffusion de son message. Cet ensemble de raisons explique l'emprise dans les milieux miaphysites d'une accusation persistante de nestorianisme à l'encontre de Rome (incrimination commode et frappante) sur laquelle nous reviendrons.

de médiateté à l'égard de la controverse, mais mis à l'épreuve dans ses choix (parfois douloureusement, ce que révèle spécialement le schisme laurentien), le Siège apostolique connaît – durant ce qu'il convient à juste titre de définir comme une période particulière de son histoire – un remarquable essor identitaire. La querelle miaphysite en est à la fois la première des conditions et le lieu idoine de vérification. Toutefois, si elle s'avère décisive, elle n'en détermine pas absolument tous les aspects. Le rapport avec le pouvoir de Ravenne, qu'il soit impérial ou barbare, les relations avec un sénat romain qui retrouve influence et prestige après la disparition du dernier *Augustus* d'Occident, les questions propres à l'équilibre du clergé romain lui-même jouent un rôle important sur la représentation romaine de la crise orientale ainsi que sur les moyens préconisés par le pape pour y remédier. Aussi faut-il bien inscrire dans ce réseau de forces intenses, complexes et divergentes, l'élaboration d'une politique pontificale *ad Orientem*. Celle-ci est appelée à singulariser durablement la papauté bien au-delà de l'Antiquité, au risque cependant d'appropriations médiévales de formules frappées d'autant plus explosives qu'elles seront décontextualisées.

Susceptible, nous semble-t-il, d'apporter un réel supplément de sens à notre compréhension de l'œuvre entreprise par le Siège apostolique, l'interprétation géo-ecclésiologique qui distingue notre étude ne nous prémunit pas contre tous les risques d'erreurs épistémologiques propres à une telle investigation. Même si cette observation est souvent répétée⁵, il convient de rappeler combien il est exceptionnel de s'attacher à l'histoire antique d'une institution toujours robuste aujourd'hui. Une telle entreprise engendre évidemment la menace d'une distinction insuffisante des processus de cognitions (ce qu'elle est influençant nécessairement notre perception de ce qu'elle fut). Car s'il n'est pas indu ni absurde, selon l'invitation de Marc Bloch, d'interroger aussi le présent pour comprendre le passé⁶, le risque est grand de vouloir en ce cas établir un rapport de parfaite identité logique (pour les exalter ou les miner) entre Siège apostolique des V^e-VI^e s. et Saint-Siège contemporain dont le titulaire est aussi chef d'État. Il serait oiseux d'insister ici sur les multiples différences qui distinguent les deux termes de la comparaison. Il convient, en revanche, de ne pas méconnaître les possibles dérives

⁵ Cf. entre tant d'autres, Y.-M. Hilaire, «Introduction. Deux mille ans de papauté», dans *Histoire de la papauté*, p. 17.

⁶ «Aussi bien cette solidarité des âges a-t-elle tant de force qu'entre eux des liens d'intelligibilité sont véritablement à double sens. L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé; mais il n'est peut-être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé, si l'on ne sait rien du présent...», *Apologie de l'histoire ou le métier de l'historien*, Paris, 1959, 1993⁸, p. 95.

partisanes capables de transformer une approche marquée par un engagement herméneutique clair en une volonté apologétique ou polémique. Aussi faut-il brièvement caractériser le champ historial dans lequel s'insère chacune des grandes œuvres historiographiques qui ont contribué à former notre représentation du sujet. Née en quelque sorte de la Réforme, la connaissance savante de la question suscite un premier affrontement entre les centuriateurs de Magdebourg et Baronius⁷. Forts d'une documentation habilement réunie, les premiers publient, sous la direction de Flacius Illyricus, en 1562, les deux volumes qui nous intéressent ici⁸. Si Eutychès et Dioscore y sont vivement condamnés⁹, la tyrannie pontificale y est plus continûment vilipendée encore, surtout dans l'invariable chapitre 7 de *politia et gubernatione Ecclesiae* : née de l'obscurcissement de la vérité évangélique, cette institution jugée perverse prétend à la primauté. Sans aucun fondement biblique¹⁰, son appétit de pouvoir est condamné comme la source principale des conflits ecclésiastiques¹¹, jusqu'à ce que Phokas en décernant le titre d'« évêque œcuménique »¹² au pape fasse décidément advenir l'antéchrist, déjà

⁷ Sur leur représentation respective des conséquences de la controverse eutychieuse en Orient, voir notre *Alexandrie et Constantinople*, p. 26-30.

⁸ *Ecclesiastica historia, integram ecclesiae Christi ideam, quantum ad locum, propagationem, persecutionem, tranquillitatem, doctrinam, haereses, ceremonias, gubernationem, schismata, synodos, personas, miracula, martyria, religiones extra ecclesiam et statum imperii politicum attinet, secundum singulas centurias, perspicuo ordine complectens : singulari diligentia et fide ex vetustissimis et optimis historicis, patribus et aliis scriptoribus congesta per aliquot studiosos et pios viros in urbe Magdeburgica. Quinta centuria; Sexta centuria*, Bâle, désormais disponibles sous forme numérisée : <http://www.mgh-bibliothek.de/cig-bin/cent01a.pl?Spalte=62>.

⁹ *Ibid.*, V, col. 49, 679, 1457-1459; plus sévèrement encore Timothée Aelure, col. 56, 61.

¹⁰ Deux exemples : *ibid.*, V, col. 759 « Les évêques romains supportèrent avec peine que Constantinople leur soit rendue égale comme il apparaît d'après la seizième *actio* de Chalécédoine. Et Gélase dans le *Tome des anathèmes* et dans la lettre aux évêques dardiens lui refuse d'être canoniquement mise au nombre des sièges ou des métropolitains. Mais les autres pieux évêques n'en eurent cure »; VI, col. 425 : « Car jamais ils ne cessèrent dans leurs lettres à d'autres de tirer vanité de l'excellence de l'Église romaine, de sa juridiction sur les autres, sans (garantie d') aucune parole de Dieu, bien au contraire contre celle-ci (*sine omni verbo Dei, immo contra illud*). Ainsi Symmaque dans son Apologétique à Anastase se vante que le soin de toutes les Églises lui ait été confié par le Christ... »

¹¹ *Ibid.*, V, col. 2 (dédicace à Éric XIV, roi de Suède) : « non seulement partout par ambition et envie les évêques se combattaient entre eux mais avant toute chose les évêques de Rome – parce que cela doit être à bon droit noté comme un sombre calcul – jetèrent sur toutes les autres Églises de l'univers les semences de leur primauté ou de leur éminence avec avidité certes mais encore avec impudence ».

¹² *Ibid.*, VII, col. 228.

entrevu lors des deux siècles précédents. À cette vision luthérienne particulièrement sombre du projet pontifical, Baronius (1538-1607) oppose une représentation triomphaliste de la mission conférée au Siège apostolique : ses fonctions à la Vaticane – il en est le bibliothécaire à partir de 1597 – font de lui un véritable dénicheur de textes qui, associés aux prises à témoin du lecteur qu'il affectionne, donnent à son ouvrage un relief baroque mémorable, appelé par le jeu des rééditions à marquer profondément la culture historique catholique¹³. Dans une langue bien davantage en quête de mesure, Tillemont (1637-1698) démontre un esprit critique toujours en alerte. Aussi exprime-t-il une discrète position gallicane, soucieuse de distinction entre la *sedes* et le *sedens*¹⁴ même si celui-ci peut être un serviteur providentiel de la vérité, comme Léon¹⁵, capable de

¹³ Deux exemples d'initiatives pontificales (respectivement situés après le récit des événements constantinopolitains de mars 519 et de mars-avril 536) sont ainsi élevés jusqu'aux nues :

1) « Ici, je l'apprécierai, lecteur, suspend ta marche et fais revenir dans ton esprit comment la mémoire des rebelles à Dieu a été effacée, comment les cèdres du Liban ont été coupés à bas et ont été renversés avec leurs racines ainsi que les chênes de Basan, depuis leur haute robustesse jusqu'aux racines de l'impiété. Mais par qui de si grandes choses ont-elles été accomplies? Et qui sur terre dispose d'une telle force et faculté? Nul autre que la puissance qui veille sur le siège de Pierre et donc le pontife romain qui par l'autorité apostolique foudroie et "qui prend des flèches, puissant par sa force à exercer la vengeance dans les nations et les blâmes parmi les peuples et à lier ensemble leurs rois par des entraves et leurs nobles dans des menottes de fer, de sorte qu'il rende à leur encontre le jugement prescrit" et il détruit les puissances adverses qui désormais sont écrasées par la Pierre qui vient les heurter, de sorte que n'aura demeuré la mémoire à vénérer d'aucun nom. Où sont-ils seulement les arts artificieux de Zénon et les projets subtils destinés à tromper d'Anastase? Où est-elle donc l'arrogance satanique d'Acace et l'impudence obstinée de ses successeurs? Combien ces bêtes ont tourmenté les pontifes romains qui se sont en vain efforcés d'apprivoiser ces animaux sauvages, de les rendre brebis de loups qu'ils étaient et de les reconduire à l'étable depuis les repaires des bêtes sauvages. La pierre demeure immobile quand bien même les tempêtes cruelles grondent, gonflent et pressent partout; à la fin il est nécessaire que ceux-là mêmes soient rompus, broyés contre la Pierre et radicalement dissous en écume légère » : *Annales ecclesiastici*, A.D. 519, § 54, p. 228.

2) « Et qu'ici se trouve la fin de l'histoire des choses accomplies par le très saint Agapet pontife des Romains : je ne sais pas si l'on peut en trouver un autre semblable à lui qui, présidant à l'Église en l'espace d'un temps si court, a mené à leur terme de si grandes choses et dont les très larges éloges ont été proclamés ensemble tant en Occident qu'en Orient, lui aussi qui, quittant cette vie, de lui a laissé à tous les fidèles un désir plus ardent, désir que l'amour privé a coutume de supprimer même au sujet des meilleurs : lui qui tombant en des temps déplorables n'en aura que plus brillé par la vigueur sacerdotale et sera apparu plus constant dans la puissance pontificale » : *Ibid.*, A.D. 536, § 70, p. 508.

¹⁴ Comme l'a bien souligné B. Neveu, « Le pontificat romain », p. 313.

¹⁵ Ainsi au sujet du concile d'Éphèse 449 : « Il conçut une extrême douleur

promouvoir l'orthodoxie face à la contestation hérétique comme un Cyrille avant lui¹⁶. Car Tillemont conteste toute aspiration à la primauté qui ne serait accompagnée d'une égale sollicitude pastorale. Il réserve ainsi à Gélase un de ses jugements les plus sévères pour avoir manqué de charité à l'égard de son confrère Euphème¹⁷. Aussi regrette-t-on que ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique* s'achèvent avec l'année 513, la mort empêchant Tillemont de commenter le formulaire d'Hormisdas ou de restituer le sens de la réunion de 519. Il n'en reste pas moins qu'au tournant des XVII^e et XVIII^e s., avec Mabillon, avec Richard Simon¹⁸, Tillemont contribue grandement au changement de paradigme épistémologique déjà entrevu par Valla et d'autres en matière de connaissance historique : désormais la leçon du document, une fois son examen critique assuré, s'impose à l'argument d'autorité, même soutenu par l'autorité du Saint-Siège lui-même.

Cette évolution fondamentale ouvre à une interrogation approfondie sur l'identification du discours d'autorité et son traitement. Après un XVIII^e s. qui, dominé par l'histoire philosophique quand ce n'est pas la philosophie de l'histoire qui l'emporte, s'avère peu riche de travaux concernant notre sujet, l'école historique allemande, sur l'initiative de Leopold von Ranke (1795-1886), s'engage résolument dans une contestation de toute subjectivité du discours historiographique. Face aux pesanteurs de l'hégélianisme, cette démarche mise sur les sources originales¹⁹, sur la conviction que l'histoire est un ensemble de *res gestae* constituées en elles-mêmes qu'il convient de relater sans jugement. Aussi Ranke imagine-t-il qu'il est possible de tenir indépendants l'un de l'autre l'histoire et l'historien et croit donc l'objectivité de la narration historique possible²⁰. Cette approche qui récuse toute téléologie, entend donc

[parce qu'il avoit un grand amour pour l'Église, pour la vérité et pour la justice]» (*Mémoires*, XV, p. 595). Rappelons que les crochets sont l'indication typographique par laquelle Tillemont entend prévenir ses lecteurs de l'expression d'un avis personnel. C'est de cette même façon qu'il exprime son admiration pour le pape (*ibid.*, p. 825) : «[saint Léon qui avait contribué autant que personne à soutenir l'Église durant une si dangereuse tempête et à lui procurer le calme dont elle commença de jouir par l'élection de Salofacial...]».

¹⁶ Voir Ch. Fraisse-Coué, «Tillemont analyste», p. 459.

¹⁷ *Mémoires*, XVI, p. 641-642.

¹⁸ Sur ce tournant capital, voir notamment H. Martin, dans *id.* et G. Bourdè, *Les écoles historiques*, Paris, 1983, 1997², p. 130-135.

¹⁹ Ou, si l'on transpose pour la période ancienne et alto-médiévale, les textes dûment soumis à la critique philologique dans le cadre de florissantes entreprises académiques alors récemment lancées (que l'on pense à Niebuhr ou aux *Monumenta Germaniae historica*).

²⁰ Cf. H. Martin et G. Bourdè, *Les écoles historiques*, p. 207-208.

renouveler l'étude des grandes institutions et parmi elles la papauté²¹. Si Ranke lui-même se consacre à la période moderne, il revient à E. Caspar (1879-1935) d'inscrire dans cette filiation intellectuelle²² sa monumentale *Geschichte des Papsttums* en deux volumes, le troisième demeurant alors à l'état d'ébauche²³, lorsqu'il se suicide le 22 janvier 1935, après avoir caché, devant la montée de la persécution nazie, qu'une partie de son ascendance était juive²⁴.

La polémique qui oppose Caspar à Ernst Stein, autre victime de la barbarie nazie²⁵, n'en est que plus poignante. Le premier, de confession évangélique, refuse en effet de s'interroger sur le fait de savoir si l'institution pontificale est d'origine divine ou de simple constitution humaine, et donc si elle a part à la vérité ou est par acte de naissance sujette à la dépravation²⁶. Il entend penser son sujet (son récit commençant avec les origines) en chercheur libre de mettre en évidence le développement historique de la papauté par le biais d'une connaissance étonnamment précise de sources, dont nous montrerons qu'elles sont particulièrement riches pour la fin de l'Antiquité. Aussi s'intéresse-t-il de très près aux conditions politiques et culturelles dans lesquelles l'institution a évolué, aussi pointe-t-il l'importance des personnalités exceptionnelles qui ont pu forcer la décision en des moments capitaux. De ce point de vue, l'attention accordée à Léon conduit-elle Caspar à insister sur la volonté léonienne de faire triompher l'autorité doctrinale lors du concile de Chalcédoine²⁷ ou sur son aspiration à s'imposer face à une évolution historique contraire (28^e canon)²⁸. Sa présentation de Gélase est encore plus saisissante : il souligne la propension du discours gélasien à identifier sa volonté à celle du Christ²⁹, intention qui culmine avec l'acclamation des participants au concile romain de 495 (« en toi nous voyons le vicaire du Christ »)³⁰. Caspar considère

²¹ *Die römischen Päpste, ihre Kirche und ihr Staat im sechzehnten und siebzehnten Jahrhundert*, 1834-1836.

²² R. Holtzmann, « Erich Caspar in memoriam », p. 121-122. Une partie du troisième volume projeté est parue dans *ZKG*, 54, 1936 et a été rééditée indépendamment à Darmstadt en 1956.

²³ Cf. W. Weber, « Nachruf in der Vorlesung », p. 129.

²⁴ Cf. Grüttner et Kinas, « Verbreitung », p. 96.

²⁵ Stein, en effet, meurt d'une crise cardiaque, conséquence indirecte de la persécution gestapiste, le 25 février 1945. Cf. J.-R. Palanque, « La vie et l'œuvre d'Ernest Stein », *Histoire du Bas-Empire*. II, p. IX.

²⁶ Cf. R. Holtzmann, « Erich Caspar in memoriam », p. 123.

²⁷ E. Caspar, *Papsttum*. I, p. 526.

²⁸ *Ibid.*, p. 531.

²⁹ *Ibid.*, II, p. 57.

³⁰ *Gesta de absolute Miseni*, CA, 103, p. 487₄.

même que Gélase est le créateur de l'idée de la papauté médiévale³¹ – en fonction notamment d'une interprétation de sa lettre à Anastase (ep 12) qui ne saurait être retenue aujourd'hui – mais lui prête un courage pratique (notamment en matière d'*Orientpolitik*) inversement proportionnel à l'audace de ses théories inflexibles³². Il ne crédite guère Hormisdas de succès dans le renouement de 519 mettant fin au schisme acacien³³ et imagine enfin qu'Agapet a dû croire « tous les rêves d'une souveraineté immédiate (*unmittelbare Hoheit*) sur les grands sièges de l'Orient depuis les jours de Léon le Grand parvenus à réalisation »³⁴.

Plus systématiquement attaché au siège pontifical tandis que les multiples tâches d'édition incitent simultanément Schwartz à disséminer quelque peu ses observations entre introductions et mémoires³⁵, le raisonnement tenu par Caspar est cependant fondé sur des principes partagés avec le philologue. Ceux-ci sont vigoureusement contestés par Stein qui, converti au catholicisme³⁶, critique en fin connaisseur de l'érudition germanique les thèses de son collègue berlinois. Il estime en effet que Caspar, après avoir banni toute considération pour la conscience eschatologique divinement agréée qu'elle assigne à sa mission, ne peut plus penser la papauté qu'en fonction de la *machtanbeterische Ideologie* (l'idéologie consistant à admirer la puissance d'une structure historique, idéologie aux forts relents nietzschéens ou bismarckiens)³⁷. Il en résulterait chez Caspar un manque d'intérêt caractéristique pour les questions doctrinales qui ne seraient plus à ses yeux qu'adventices³⁸. Pietri pointe un autre danger encouru par les travaux de la science historique allemande. Lui-même issu d'un autre courant de recherche, fortement influencé par le courant personneliste et les figures scientifiques vives et spirituelles d'un Duchesne (indirectement) et d'un Marrou, le savant français rappelle que longtemps « on

³¹ *Papsttum*, II, p. 71.

³² *Ibid.*, p. 72.

³³ *Ibid.*, p. 182-183.

³⁴ *Ibid.*, p. 223-224.

³⁵ Sans cependant masquer ses jugements. Parmi les remarques que lui inspirent les papes ayant siégé durant le schisme acacien, celle-ci est peut-être la plus suggestive en ce qu'elle résume à ses yeux la nature de la prétention à la primauté incarnée par une figure mémorable : « Les hiérarques de haut niveau, comme Gélase, ont précisément l'habitude de faire manifester l'absolue conscience de leur pouvoir (*unumschränktes Machtbewußtsein*), surtout si le fondement d'une telle conscience est tout autre que large et sûr » (*PS*, p. 225). Voir aussi notre *Alexandrie et Constantinople*, p. 72-76.

³⁶ En 1932. Cf. J.-R. Palanque, « La vie et l'œuvre d'Ernest Stein », p. X.

³⁷ E. Stein, « Période byzantine », p. 129.

³⁸ *Ibid.*, p. 138.

a cherché à décrire la montée de l'autorité papale en y relevant le programme calculé d'une conquête de pouvoir et d'influence, comme si le siège romain avait fait pour l'unité de la catholicité ce que la Prusse réalisa concrètement pour forger le *Reich* allemand»³⁹. Pietri ajoute cependant que cette période historiographique est heureusement révolue. Dont acte. Mais il convient de rappeler que le modèle de *corsi et ricorsi* que Pietri (reprenant l'expression mais non la conception de Vico (1668-1744) lui préfère à juste titre, n'est pas lui-même sans être contesté. Car la tentation demeure d'abstraire de ses contingences un discours juridico-théologique qui dans la seconde moitié du V^e s. se fait à l'occasion singulièrement principal (on pense à Gélase). Mise en premier lieu à l'épreuve pour la période 311-440⁴⁰, la représentation pragmatique prise par Pietri s'affronte donc à une histoire plus conceptuelle et programmatique du Siècle apostolique (à la manière d'un Ullmann⁴¹ par exemple). L'avertissement du Farnésien n'en vise pas moins à empêcher que ne s'impose le motif idéologique au détriment des considérations pratiques dans lesquelles s'élaborent les perceptions et les choix du pape.

On le voit donc, une réelle diversité des approches, des tempéraments historiques (allemand/français et italien) pourrait-on dire en simplifiant, demeure. Elle incite précisément à poursuivre l'effort d'interprétation. Avant de nous engager à la suite de ces maîtres et de chercher à puiser chez chacun ce qu'il a apporté de meilleur à la compréhension du sujet, il nous faut donc nous interroger encore un moment. Nous avons bien conscience qu'en un certain sens le concept de géo-ecclésiologie que nous avons formé se trouve à la croisée des influences historiographiques ici abordées. De l'historiographie germanique conventionnelle, il emprunte l'idée qu'une conception d'ensemble est élaborée avec Léon, capable de plaider avec fougue pour un modèle de gouvernement cohérent dont la polarité orientale est capitale. Les insatisfactions endurées ensuite engagent ses successeurs à en accentuer le juridisme sans en remettre en cause les priorités. Mais à cette première orientation de recherche, il convient d'opposer la distance entre discours et application et ne pas se contenter d'en mesurer l'écart. C'est bien plutôt dans l'interaction entre information, compréhension, initiative,

³⁹ Ch. Pietri, «Rome et Aquilée», p. 355. Voir aussi M.-Y. Perrin, «Charles Pietri», p. 314-315.

⁴⁰ Ce qui correspond au cadre chronologique de son *opus magnum*, *Roma christiana*, mais Perrin, «Charles Pietri», p. 314, montre bien qu'il ne réservait pas cette représentation à la seule période traitée dans cet ouvrage.

⁴¹ *Gelasius, passim*.

coopération, rejet, résistance ou réorientation, en fonction de la diversité des acteurs, en Orient bien sûr mais aussi en Italie et à Rome même que le projet pontifical est mis à l'épreuve de sa propre recevabilité. Fréquemment confronté à l'exigence d'une certaine adaptation, il ne peut pas simplement proclamer sa perfection achevée dès 449. Ce sont précisément les tensions, les tiraillements entre définition tenue pour imprescriptible (ainsi du *Tome à Flavien*) et évolutions, mêmes discrètes et limitées (sur le statut doctrinal du concile de Constantinople I par exemple, sur la place ecclésiale de la capitale orientale...), qui attestent une acceptation douloureuse de la part des promoteurs de l'institution pontificale : la conscience que celle-ci, *nolens volens*, s'inscrit dans un déploiement historique, lequel n'est même pas linéaire.

C'est donc ce développement qui constitue l'objet de cette étude. «Indissociable de l'historien» que nous cherchons à être et dont nous avons essayé de mettre en évidence la ligne de conduite, l'histoire «se fait avec des documents» comme le rappelle Marrou⁴². En notre matière, les sources disponibles sont spécialement instructives : elles ne constituent pas seulement un dépôt mais conservent la marque (parfois même le ferment) d'une vertu performative (former l'opinion, assurer la propagation d'une ligne éditoriale) qu'il convient d'interroger. Elles révèlent en outre les modalités par lesquelles le pape prend connaissance de la controverse et trouve les moyens d'y répondre. Le choix des documents diffusés signale donc quelle stratégie de communication est privilégiée et incite à en identifier les raisons (chapitre 1). C'est cet effort de consignation/conservation, assuré de façon remarquable, qui, mis à l'épreuve de l'examen historique, permet d'établir l'indispensable récit des faits principaux de la période retenue (chapitre 2). La documentation attestataire réunie incite bien davantage encore à analyser les rapports entretenus par le Siège apostolique – entre théorie et pratique – avec les pouvoirs politiques (Empire, royaume ostrogothique, sénat) auxquels elle est confrontée (chapitre 3). Car cette relation nécessaire vis-à-vis des différentes autorités séculières éclaire et informe parfois la thématique du discours primatial destiné à l'Orient. Le champ d'intervention ainsi défini montre en effet une volonté de ne plus déléguer la mission de *praedictio* au risque de paraître se substituer à Alexandrie (chapitre 4). Or, cette aspiration à exercer une compétence élargie se heurte simultanément à une difficulté renforcée : devant la puissance des sièges rivaux, elle oblige à éprouver plus sensiblement les limites et les carences d'une géo-ecclésialité pétrinienne ébranlée par certaines

⁴² *De la connaissance historique*, p. 47-91.

décisions chalcédoniennes et décidément confrontée à l'exigence de traiter le dilemme constantinopolitain autrement que par une déné-
gation totale des aspirations formées par le siège de la capitale (chapitre 5). C'est donc par un long travail, souvent repris et toujours contesté, que le Siège apostolique parvient finalement à exercer une influence formatrice sur la pensée et l'ordonnement géo-ecclesiologiques dans l'Empire d'Orient. Il manifeste ainsi que décidément sa fonction, si fortement contrariée qu'elle soit, n'y est pas réductible à un simple *Ehrenprimat*.

